

claude gratton



ESQUISSES sur
la littérature
beat

DAG 120, éditeur

Ouvrage édité par **DAG 120, éditeur**
Produit, conçu et écrit par Claude Gratton

Impression: Les ateliers du Pistoléros.

En couverture: *Red Voodoo Child* de Claude Gratton

Distribution: DAG 120, éditeur
701 Labonté, Calixa-Lavallée
(Québec) J0L 1A0

Tous droits réservés.
© Claude Gratton, 2015.
® Claude Gratton, 2015.

Dépôt légal: Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2015.
Dépôt légal: Bibliothèque et Archives Canada, 2015.

Claude Gratton

ESQUISSES
sur la littérature
beat

DAG 120, éditeur.

«Quand le monde entier se déclarait hostile aux hippies, j'étais hippie. Et je fus *beat* avant les *beats*.»

*Charles Bukowski*¹

¹ Charles Bukowski, *Un carnet taché de vin*, Bernard Grasset, Paris, 2015: 158.

Préface

En 1984 j'avais fondé la revue artisanale *Esquisses (philosophie et littérature)*. Dès janvier 1985, elle était déjà devenue *Esquisses (Journal du Cercle Jack Kerouac)*. À l'époque, j'avais 25 ans et j'étais trop enthousiaste pour me restreindre à un seul auteur ou un seul champ d'étude. Je voulais tout lire, j'étais donc volage. Je ballotais au gré du vent, selon mes humeurs et les découvertes que la lecture me procurait. Si ma revue avait continué d'exister probablement qu'au fil des ans, le sous-titre aurait constamment changé pour devenir *La Revue des Amis d'Allen Ginsberg*, *Le Bulletin du Club Henry Miller*, et elle serait aujourd'hui devenue la *Revue de la Société du gros poète disparu* (Bukowski). Pourtant, en littérature, comme en musique, je suis du type loyal, c'est-à-dire collectionneur. Je ne lis pas un livre d'un auteur. C'est jamais suffisant. Je les lis tous. Et souvent, je les achète tous. Ce fut le cas pour les écrivains nommés précédemment, mais ce le fut également pour William S. Burroughs, Jack London, John Fante, Thomas Wolfe, James Ellroy, sans oublier la filière française: Balzac, Flaubert, Hugo, Léautaud, Zola, ... et la filière québécoise avec les Hubert Aquin, Victor-Lévy Beaulieu, Jacques Ferron, Réjean Ducharme, Jacques Godbout, Pierre Falardeau, Yves Thériault, ou encore les essayistes comme, Jacques Attali et le très regretté Oliver Sacks¹... et les philosophes comme Louis Althusser, Ivan Illich, ... si je m'emballais à la lecture du premier livre de l'auteur que je venais de découvrir, je ressentais aussitôt le besoin de tout acquérir du même signataire et de tout bouffer goulûment.

Avec le présent recueil, je me permets donc de regrouper mes différents articles parus et portant sur la littérature beat, autant ceux parus dans ma revue artisanale ESQUISSES que ceux publiés ailleurs.

Claude Gratton
5 décembre 2015

¹ Il est décédé le 30 août 2015.

De Jack Kerouac à Alexis Klimov: un mode singulier de 'philosopher' (1985)

Texte paru dans Le Bulletin du Cercle Gabriel-Marcel, vol. 7, no 4 (juin 1985): 1-3.

*«il faut écrire avec toute la réalité,
les choses et les gens ...
comment saisir la vérité autrement?»¹*

La lecture est cette activité passionnante qui vous pousse de page en pages, de livre en livres et incontestablement d'auteur à auteurs, à la recherche d'un inconnu à découvrir, d'une connaissance à percer, d'un mystère à pénétrer. Bref, on ne lit pas ce qu'on sait déjà. On lit pour un dépassement ou une remise en question du déjà acquis. Et c'est pourquoi, j'ai toujours considéré la lecture comme une aventure «cognitive». J'ignore si le professeur Klimov en sera flatté ou non, mais c'est nul autre que Jack Kerouac qui m'amena à m'aventurer dans l'œuvre du philosophe trifluvien. La correspondance entre les deux auteurs, qui, à première vue, semble presque irréalisable, peut reposer en fait sur une approche similaire du vécu et de la réflexion. Le professeur Klimov possède une conception de la philosophie qui se compare aisément à l'œuvre du Pape des beatniks.

Qui est Jack Kerouac sinon l'incarnation même de la quête philosophique dans le style klimovien à son état le plus pur ? Qu'est-ce à dire ? Jack Kerouac, tel que ma lecture me le renvoie et tel que mon esprit le déforme par une perception biaisée (car tous les lecteurs portent des lunettes teintées), Kerouac, dis-je, est ce genre d'écrivain qui embrasse l'aventure existentielle en ajoutant à sa quête d'absolu et d'infini l'interrogation philosophique. Lisez Kerouac et vous découvrirez

¹ Jack Kerouac in *Jack Kerouac*, L'Herne, 1971: 34.

un écrivain qui réfléchit et se questionne sur le sens de la vie, qui s'interroge sur la mort, sur Dieu, sur l'Univers, qui porte un regard critique sur la société matérialiste (américaine). C'est également un métaphysicien de l'aventure, du voyage. L'œuvre de Kerouac déborde d'une richesse philosophique encore inexplorée.

Ce qui à la fois rapproche et distingue Kerouac et Klimov est une manière particulière de penser. Kerouac est le praticien d'une certaine pratique philosophique, Klimov en est le théoricien. Ce dernier réunit, au chapitre de la philosophie, les trois concepts les plus kérouaciens: aventure, intériorité et réflexion: le vécu, comme lieu du risque et des défis; l'intériorité, comme vase spirituel de la signification des possibles; et la réflexion, comme exercice de cogitation sur l'humain qui s'expérimente dans le réel. Tout de même, c'est dans un encadrement philosophico-littéraire qu'Alexis Klimov oeuvre¹. De par sa démarche, en effet, Alexis Klimov se situe dans la ligne des philosophes existentiels². Sa conception singulière de la philosophie propose un mariage du vécu et de la réflexion se vivifiant dans leur confrontation:

«... point n'est besoin de posséder une culture philosophique pour être philosophe, c'est-à-dire pour vivre une expérience existentielle permettant d'approfondir une interrogation sur l'homme et sur le monde, tout en s'efforçant d'exprimer la connaissance qui en résulte.»³

Par ailleurs, ceux qui fréquentent les cours du professeur Klimov connaissent son peu d'enthousiasme à l'égard de ceux qui veulent cloisonner la science et la philosophie dans la même sphère:

«... en aucune façon, la philosophie ne peut être considérée comme un dépar-

¹ Clément Marchand écrivait: «Et si Alexis Kimov peut être considéré autant comme philosophe que comme poète ou homme de lettres, c'est que sa démarche l'a conduit à ces profondeurs où l'acte créateur fait éclater tous les cloisonnements», in A.K., *Éloge de l'homme inutile*, Ed. du Beffroi, Québec, 1983: 14.

² «Ma pensée a toujours été du type de la philosophie existentielle.» A.K., *Berdiaeff*, Seghers, Paris, 1967: 8, note 1.

³ A.K., *Diversions. Huit opérations poétiques pour une stratégie métaphysique*, Ed. du Beffroi, Québec, 1983: 128.

tement de la science. Elle n'est ni l'une des sciences particulières, ni un système des sciences. Elle n'est pas plus sous la dépendance de la science que sous celle de la théologie.»¹

Alexis Klimov conçoit plutôt une relation intime entre vie et philosophie:

«... une philosophie ne se possède que dans la mesure où elle est vécue. En d'autres termes, il est impossible de dissocier la vie humaine conçue comme mode privilégié de l'existence et la philosophie. L'une implique l'autre, et réciproquement.»²

Je ne crains donc pas d'associer le nom de Jack Kerouac à ceux de Klimov, Fondane, Daumal³ et autres qui nous conviennent tous à l'aventure existentielle et spirituelle, car ils sont tous avec «Louis Lavelle et Gabriel Marcel: des veilleurs de vigilants qui nous invitent à vivre intensément, lucidement, à faire de notre existence une aventure créatrice, à lutter contre toutes les formes d'objectivation, en puisant notamment des forces dans cette *philosophie de l'esprit* par laquelle ils se sont efforcés de traduire leur quête de sagesse.»⁴

C'est sur ces mots que je termine cette modeste façon de rendre hommage à Alexis Klimov!

Sorel, le 3 avril 1985.

¹ Ibidem: 17.

² Ibidem: 31.

³ «Vivre, ne cessent de répéter Daumal et Fondane, plutôt que d'ajouter de la poussière sur une déjà beaucoup trop poussiéreuse érudition.» A.K., in *Le Devoir*, 29 décembre 1984:20.

⁴ A.K., *Veilleurs de nuit*, Ed. du Beffroi, Québec, 1984: 52.

Tristessa ou les amours mexicaines dans la neige (1985)

Texte paru dans Esquisses (Journal du Cercle Jack Kerouac), vol 2, no 1, janvier 1985: 30-33 sous le pseudonyme d'Hélène H. Nonobstant l'utilisation d'un pseudonyme les opinions exprimées sont miennes.

À l'occasion, il m'arrive ce que j'appelle des rencontres manquées. Ce fut le cas avec *Le bonhomme sept-heures* de Louis Caron, de même qu'avec le *Sur la route* (1957) de Jack Kerouac. Dans les deux cas, je me suis convaincue que ce devait être la lectrice fatiguée qui avait loupé le rendez-vous. J'ai donc mise en cause mon indisposition, mes humeurs variantes, mes goûts changeants, les critères intrinsèques de mon tempérament à ciel variable et nébulosité croissante, et tous les autres motifs relevant de mon inconscient (que j'ai naturellement oubliés). Mais comme les lectures se suivent et nous dérangent dans leur différence. Mon second contact avec Kerouac passa de l'indifférence au charme.

Je dois l'avouer avec *Tristessa* (Éd. Québec/Amérique, Montréal 1983, traduction Catherine David, 144 pages, avec préface de Gérard Guégan) je fus conquise facilement (presqu'autant qu'une vendeuse de charme par un client). Kerouac n'a pas de mérite, pas plus que sa traductrice, car ce bon vieux roublard de Jack, que j'essaye depuis au moins un an de me rendre sympathique, bon gré mal gré; méditant son mythe légendaire de Dieu de la route et de l'espace, tentant de le hisser aux côtés de mes idoles, avant même d'avoir lu une ligne de son œuvre, m'emballait par la seule résonnance de son nom: KEROUAC ! J'étais envoûtée par cette magie que seule la mystique littéraire engendre.

Alors je me suis dite, il faudrait bien que le père des Beat-nicks (j'énonce cette assertion juste pour faire sacrer une fois de plus le préfacier), il fallait bien, dis-je, que ce 'pouceux' par excellence me fasse voguer-boguer sur son ciel de la génération des explorateurs des régions intérieures.

Le Kerouac que je cherchais dans *Sur la route*, je l'ai trouvé dans *Tristessa*. C'est avec ce petit livre à gros caractères gras

que j'ai accédé, avec sensibilité et émotion, à l'univers romanesque du vieux peinard de Jack. Ce monologue intérieur de 144 pages est à la fois léger et profond, cru dans ses descriptions et réaliste dans son ton, il devient par contre pénible à quitter et tellement captivant à débiter. Le narrateur-témoin décrit l'environnement et les événements d'un amour déchiré. Au point que j'aimerais être à ses côtés pour le reconforter et boire à grandes lampées du whisky, et regarder Tristessa se 'shouter' dans les veines une autre dose de 'neige folle', en me disant que tantôt, je serai paisiblement assise dans une salle de cours à écouter des professeurs 'straights' me parler de ce qui semble parfois si loin de l'existence banale, les écouter me parler de philosophie, de sciences, et de tous ces métalangages de la pseudo-réalité. Mais dans tout cela où est l'amour, la mort, la douleur, la crainte, les plaisirs, et la folie des limites défoncées ...!?

Qu'avons-nous fait de «ce monde imbécile et cruel où nous naviguons sur ce qu'on appelle la vie au milieu d'un océan d'angoisses, tas de viandes destinés aux cimetières» (p.24), sachant que «chacun suit son chemin sacré vers la mort» (p.34) ?

Dans l'anodin des situations, Jack ressuscite l'essentiel: la vie dans sa perspective mortifiante. Le sens du vécu dans la banalité 'industrielle' des piétons affairés. À la limite, c'est aussi se demander, si Dieu n'est pas resté crampé dans les chiottes pendant que nous recevons sa m... sur la tête.

* * *

Le livre est devant moi, refermé, j'aimerais qu'il soit sans fin, sans temps; écrit dans les années 1955-56, il demeure d'une fraîcheur emballante. J'ai cherché Jack, mon grand chum, je l'ai trouvé, c'est maintenant le début d'une idylle. Avec et après *Tristessa* me voilà prête pour conquérir et relire l'œuvre de Kerouac (du moins celle que j'anticipe ou celle que tous nous déformons par la lecture biaisée de nos lunettes teintées), voilà maintenant un horizon où me chercher, et qui sait, peut-être, me trouver.

* * *

Tristessa, ce sont les amours mexicaines dans les limbes de la neige 'artificielle', où le mouvement incessant et dérisoire du quotidien est juxtaposé aux angoisses existentielles.

Jack Kerouac: Lowell, son adolescence et Maggie (1985)

Texte paru dans Esquisses (Journal du Cercle Jack Kerouac), vol 2, no 1, janvier 1985: 34-36 sous le pseudonyme d'Hélène H. Comme je l'ai précisé pour le texte précédant, nonobstant l'utilisation d'un pseudonyme les opinions exprimées sont miennes.

J'aime davantage Kerouac lorsque je le lis en m'imaginant qu'il s'agit d'un pur canadien-français. Je ne veux pas partir de polémique, mais même si on parle de ses racines canadiennes-françaises et bretonnes, lui-même se définissait comme un franco-américain. Il n'en demeure pas moins que dans *Maggie Cassidy* (Éd. Québec/Amérique, Montréal, 1984, traduit par Béatrice Gartenberg, 244 pages), l'expression 'canadien-français' revient à un rythme régulier sous la plume de Kerouac. Mais là n'est pas l'important!

L'essentiel, c'est que Maggie est l'histoire d'une adorable gonzesse au centre des amours d'adolescents.

À lire *Tristessa* [1960] et *Maggie Cassidy* [1959] dans un seul élan, on ne se trompe pas, c'est dans l'univers des amours déçus de Jack que nous baignons. Avec ces deux textes, c'est le Kerouac romantique qui s'exorcise, c'est l'amoureux qui s'extasie devant la beauté sublime d'une belle poulette même s'il a «sur le visage l'expression dure d'un homme qui n'a pas bourlingué dans l'agressivité urbaine, échappé de quelque prison, les yeux brillants, un regard furtif et avide ...» (p.239).

Jack, c'est pas un baiseur (du moins par encore !) c'est le poète qui contemple la muse. Le jeune joueur de 'foot' qui chôme ses cours d'école, et sait rêver et admirer le beau dans sa pureté. C'est un platonicien dans l'âme; qui n'atteindra jamais l'idée. Son amour se métamorphosera et périra dans les dédales d'une ascension impossible vers l'idéal.

Mais écoutons la prose de l'écrivain nous parler de Maggie: «douce, brune, pulpeuse comme une pêche – insaisissable comme un grand rêve triste -- » (p.34); «Elle était nerveuse,

curieuse, bavarde, très féminine ... sa bouche faisait la moue, douce, rouge, généreuse; ses boucles noires se risquaient parfois sur le front lisse et blanc comme de la neige; ses lèvres exhalaient des effluves de rose qui suggéraient tous la santé et la gaieté de ses dix-sept ans.» (p.35). «Maggie aurait pu être la fille ou la mère de Dieu -- »(p.42).

C'est sur ce ton sirupeux et débordant d'images poétiques que Jack nous entretient sur sa jeunesse à Lowell, où il parle de sa gang, de ses compétitions de course, du 'foot', mais surtout de Maggie, et cela jusqu'à la grande noirceur de son départ pour l'université, où tout deviendra sombre, Jack lui-même s'engouffrera dans le gris du ciel.

Pauvre Maggie, elle déteste New-York et les nouveaux copains de Jack. Maggie «ce qu'elle aime c'est s'asseoir sur la balançoire en vieux chandail et vieilles chaussures» (p.234).

Leur liaison, en apparence si simple, devient un paradoxe insoluble. Jack, c'est la quête, le mouvement, le grouillant, ... Maggie c'est la beauté statique des glaciers qui crevassent à force d'être sur place.

Ils ont vieilli et Jack a muté, le jeune intrépide ne se contente plus des veillées de salon et des baisers sur le perron. Lorsqu'il revient à Lowell après ses études à New-York, l'adolescent est mort, et l'aventure commence à partir de ce jour. Je l'imagine facilement derrière un garage délabré, en train de se défouler avec une poulette renversée sur le siège arrière de sa bagnole. J'entends même ses soupirs grisés et ses poèmes d'extase. Enlacé avec sa gribiche d'occasion, la jupe retroussée, et confortablement installé entre ses jambes avantantes, le pauvre Jack se cherche et se perd entre les cuisses du plaisir. Mais en son cœur, il ne sait qu'une chose: «l'amour est amer, la mort est douce» (p.37). Un seul crédo guide sa vie: la quête, afin de ne pas mourir sur place.

Jack Kerouac selon VLB (1985)

Texte paru dans Esquisses, vol 2, no 2, juillet 1985: 32-34 et reproduit trente ans plus tard dans le recueil : Le ventriloque insulaire en 2015.

Avec le numéro 4 du Messenger littéraire (septembre 1984), je faisais paraître un premier compte-rendu portant sur le Kerouac de Victor-Lévy Beaulieu. Le même bouquin a subi un second compte-rendu dans la revue ESQUISSES de juillet 1985. Je reproduis ici le second texte.

Victor-Lévy Beaulieu,

Jack Kerouac. Essai-poulet

Éditions du Jour, Montréal (1972), 240 pages.

Malgré les lacunes et les abus de langage, malgré les propos désobligeants et les projections, malgré aussi son utilisation d'un certain «freudisme populaire», il m'est impossible de rejeter du revers de la main cet ouvrage de Victor-Lévy Beaulieu. La raison en est simple et pourtant significative, c'est dans ma période boulimique de tout lire l'œuvre de VLB que je suis tombé sur son essai-poulet et que j'ai découvert JACK KÉROUAC.

Même si mon Kerouac est très à l'opposé de celui de Beaulieu, il n'en demeure pas moins que VLB est celui qui m'a donné l'envie de conquérir l'œuvre kérouacienne. Et pour cette raison, je me dis que son *essai-raté* n'était pas aussi raté car il eut au moins un effet consolant.

Chose à souligner, treize ans après sa parution l'ouvrage demeure encore l'une des rares parutions consacrées à Kerouac et l'unique étude kérouacienne en terre québécoise.

J'admets volontiers que j'aurais souhaité que Beaulieu consacre aussi, comme il l'a fait pour Herman Melville, trois gros tomes débordant d'une certaine emphase admirative.

Nonobstant les torts de l'ouvrage, l'essai-poulet de Beaulieu demeure encore d'une lecture intéressante à condition de ne pas s'y arrêter et de voir ce que nous dit Jack Kerouac lui-même, pour que le lecteur se façonne un Kerouac de pre-

mière main, car il ne faut pas l'oublier VLB nous présente Kerouac avec sa tendresse-haineuse qui le caractérise.

Ne débute-t-il pas son essai-poulet avec ses «douceuses paroles»: «... jusqu'à la mort de Jack (brûlé par le gros gin et le bon vieux vin français – un ivrogne, Jack, t'es un ivrogne!)»(p.9-10); et de poursuivre: «Je ne voyais toujours qu'un pauvre type, une manière de demeuré, et c'était pourquoi il était devenu un si bel artisan, parce qu'il savait qu'il était un minable criant son angoisse dans le silence de l'immensité américaine» (p.12).

Ces quelques passages suffisent à montrer le côté crissant de l'ouvrage, mais l'avantage du *Kerouac* de Beaulieu, c'est qu'il vous pousse à lire Kerouac, à cause justement de ce genre d'élucubrations blessantes.

Mais pour saisir l'essai-poulet, il faut bien connaître l'oeuvre de VLB, car on pourrait croire que Beaulieu se défoule en mange-canayen sur Jack. Au fond, Beaulieu se défoule sur quiconque. N'écrivait-il pas dans *l'Illettré* (1970): «Je ne veux pas être gentil quand j'écris. Être gentil lorsque je fais l'amour me suffit. C'est en cela que je ressemble à la critique.» (VLB, *Entre la sainteté et le terrorisme*, VLB éditeur, Montréal, 1984: 145); et que penser lorsqu'il se moque délicieusement du grand Hugo: «Pauvre Hugo! Oh, pauvre Hugo de l'adolescence! Oh, petit bourgeois satisfait de toi-même, et roucoulant sous les jupes de maman, et commettant de plats poèmes qu'elle lit par-dessus ton épaule, heureuse de son cher poète! Oh! Pauvre Hugo ambitieux! Je me demande si tu n'aurais point accepté de faire des courbettes devant quelque loufoque ami des Zarts si tu avais été certains d'obtenir ce succès que tu désirais. Oh, mon pauvre Hugo! Tu songes déjà à ta carrière d'homme de lettres, et tu n'as même pas dix-huit ans.» (VLB, *Pour saluer Victor Hugo*, éditions du Jour, Montréal, 1971: 41).

On peut au moins dire de Beaulieu qu'il semble équitable, car sa hache bûche tous les pommiers, même le sien: «moi qui n'étais qu'un péquenot, qu'un illettré, qu'un pauvre Québécois sans culture» (*Ibidem.*: 44). C'est dans la perspective de sa tendresse-haineuse qu'il faut laisser passer ses défoulements sur Jack. Parce qu'il ne faut pas s'y tromper, il range Jack Kérouac au côté des grands de l'ADMIRATION: «Derrière nous, trop d'hommes déjà ont écrit, que je n'ai pas lus.

Je voudrais parler de Melville, de Cohen, de Miller, de Joyce, de Meyrink, de Kérouac et de bien d'autres qui me font penser à Hugo, qui m'inspirent la même admiration et me rappellent certains devoirs d'écriture.» (*Ibidem*: 195).

En conclusion, l'essai-poulet de Beaulieu sur Kerouac n'est pas un chef-d'œuvre, mais un pis-aller. Vous avez le choix de lire un essai-médiocre signé par un de nos grands écrivains, ou bien lisez vous-mêmes les vingt volumes de Jack Kerouac, ce qui est tout de même recommandé dans les deux cas.

Les beats selon Jacqueline Starer (1985)

Texte paru dans Esquisses, vol 2, no 2, juillet 1985: 35-37.

Jacqueline Starer,
Les écrivains beats et le voyage
Didier, Paris (1977), 276 pages.

Toujours le même problème avec les études sur les écrivains beats en général, et sur Kerouac en particulier, on thématise quelques aspects de leurs œuvres et **on bouche les trous béants** avec des notes biographiques: récits de voyage, anecdotes banales ou salées (dépendamment sur quoi on veut insister !), on sp cule sur les tendances sexuelles explicites ou implicites des auteurs, leurs aventures sentimentales, leurs échecs scolaires, l'amour de leur mère, le refus du père, les d fonces, les concubinages et cocufiages ... BREF, ce qui s'annonce intéressant au départ devient vite une chronique à potin thématisée qui ressasse depuis le tout début de la découverte de ces écrivains la même matière fade.

Kerouac prendra son sens véritable la journée que son œuvre sera considérée comme telle, à savoir, une œuvre romanesque riche d'une portée philosophique à explorer.

ANALYSEZ les thèmes et les idées et lâchez-moi les reconstructions biographiques.

* * *

Le livre ici en question a tout de même des mérites. Il traite sérieusement de la thématique du voyage chez les écrivains beats accordant une place prépondérante à Kerouac, Ginsberg et Burroughs. Et n'omettant pas de souligner et d'utiliser les ouvrages des Grégory Corso, Neal Cassady, Lawrence Ferlinghetti, Bob Kaufman, Michael McClure, Gary Snyder, Carl Solomon et autres.

L'ouvrage s'ouvre sur une définition de l'écrivain 'beat'. Ensuite l'auteure traite de l'importance de la découverte de l'Amérique chez les auteurs beats; pour aller ensuite du voyage comme quête et initiation, aux endroits qu'ils parcoururent à travers le monde: le Mexique, Tanger, l'Europe, l'Orient; de la portée et de la signification des voyages intérieurs: méditation, drogues et langage. L'ouvrage se termine avec la conception beat de l'écriture.

L'étude a l'extrême mérite d'offrir un outil bibliographique détaillé [pp. 233-273], sur les écrits des auteurs beats: livres, articles, interviews, études ...

À ceux qui s'intéressent aux considérations touristiques des écrivains beats, je vous recommande l'ouvrage. Mais si vous ne connaissez guère les Kerouac, Ginsberg et Burroughs et que vous avez la somme mirobolante de 45 dollars à investir, je vous conseille sagement à la place d'acheter 7 à 8 livres (en format de poche) de ces trois auteurs. Vous en aurez bien plus pour votre argent et votre background culturel ne s'en portera que mieux.

BREF, une étude qui je l'espère en stimulera d'autres, mais qui est loin d'épuiser l'œuvre des protagonistes de la Beat Generation.

Le petit document de l'Herne sur Jack Kerouac (1985)

Texte paru dans Esquisses, vol 2, no 2, juillet 1985: 38.

Burroughs, Kerouac, Pélieu, *Jack Kerouac*, l'Herne, Paris (1971), 96 pages, avec photographies. L'ouvrage s'ouvre avec un texte de William S. Burroughs, «Jack Kerouac» [13-20]. Les pièces documentaires cruciales du recueil sont l'*Interview avec Jack Kerouac* réalisée par Alfred G. Aranowitz [23-51] et le texte «Notes» signé par Jack Kerouac lui-même. [53-61] [il s'agit de commentaires au sujet de ses propres livres]. L'ouvrage se poursuit avec deux textes de Claude Pélieu, «Mosaïques électriques indigo off soft zoom Jack Kerouac et la radio-nuit-de-l'enfance» [81-80] et «Chun cromlech moruah!» [81-86]. Le livre se termine avec un épilogue composé de trois petits textes: le premier signé par Pélieu [89-90]; le second par William Burroughs, «Épitaphe pour un beatnik» [91]; et un poème d'Allen Ginsberg [93-95].

Le présent document intéressera les passionnés de Kerouac, tandis que le lecteur neutre ou peu informé n'y trouvera pas son compte.

Jacques Lavigne: pour une certaine lecture de Jack Kerouac (1987)

Texte paru dans la revue N'importe quelle route, (Bulletin du Club Jack Kérouac), Volume 1, no 2, juin 1987: 20-21.

Il y a des lectures qui rapetissent notre regard et d'autres qui fournissent des orientations enrichissantes. Pour ma part, je crois que l'œuvre du philosophe québécois Jacques Lavigne est particulièrement signifiante pour une lecture de l'œuvre de Jack Kerouac. Elle en révèle la portée philosophique, et nous indique (   son insu) une certaine articulation¹. Le lien entre le philosophe et l'écrivain, c'est moi qui le fais, la juxtaposition est mienne, donc possiblement discutable, mais je pense qu'elle est tout de même intéressante.

* * *

Chez Kerouac la réflexion est une constante. Il est un écrivain qui s'interroge et qui étale les fibres de ses tornades cognitives. Pour celui qui sait lire, l'œuvre de Kerouac est déchirante parce qu'elle nous renvoie à notre propre défaillance. L'angoisse de la mort que Jack exprime, c'est aussi la nôtre. Son désespoir, son questionnement, sa peur chronique de la mort (que j'appelle sa thanathophobie), est la première phase (presque le moteur) de son interrogation philosophique. Il s'interroge à partir de ses limites et de ses carences. Kerouac nous jette à la figure ce qui nous attend tous: notre décrépitude certaine. C'est cruel, c'est troublant, mais c'est d'une sincérité prenante. Kerouac, ne l'oublions pas, est une conscience qui saigne. Le trajet de sa pensée est proprement philosophique. Jack est à l'origine un croyant à cause de son héritage familial, c'est donc quelqu'un qui a la foi. La vie, l'aventure, les trépidations l'amènent à confronter ses certitudes. Lorsqu'il trébuche de sa foi, c'est le noir, le vide. Jack, dans son œuvre, passe de l'un à l'autre régulièrement. C'est difficile de s'accrocher à des croyances lorsque vous

¹ Je pense aussi que la lecture du philosophe trifluvien Alexis Klimov apporte une autre lumière à l'œuvre de Kerouac. Le lecteur peut consulter: Claude Gratton, «De Jack Kerouac    Alexis Klimov: un mode singulier de 'philosopher'», in *Bulletin du Cercle Gabriel-Marcel*, vol 7, no 4 (juin 1985): 1-3.

possédez une attitude philosophique remettant en question le sens de votre vie (votre quête) et le sens du monde (ce à quoi vous œuvrez). Ce que certains appellent les cris d'existentialiste, ce sont les fruits d'une réflexion, presque un réflexe, à tout le moins l'épiphénomène du questionnement de l'esprit. Jack Kerouac est l'expression même de l'inquiétude humaine et c'est en cela qu'il rejoint le philosophe québécois Jacques Lavigne.

* * *

**«Toute pensée
est avant tout
l'œuvre d'une existence singulière.»**

Jacques Lavigne¹

Pour Jacques Lavigne la philosophie débute avec l'inquiétude, l'inquiétude que nous procure notre situation relative dans le temps. Ontologiquement parlant, l'être humain est continuellement entre son passé-dépassé et son avenir anticipé. La prise de conscience de notre *étant* dans le Monde se fonde sur cette temporalité relative. Il s'agit de l'ambiguïté d'être de façon permanente sur un point de vue en mouvement, propulsé continuellement vers l'avenir et s'éloignant du passé. L'être humain est cette conscience-d'être-dans-le-Monde étroitement reliée à la durée temporelle, obligé de conquérir les lendemains sans réellement pouvoir se fondre dans le présent. Le présent étant cette illusion de saisir le spatio-temporel à l'intérieur d'un moment donné. C'est imbu de cette inquiétude de ne pouvoir se fixer temporellement que l'être humain, cette énorme solitude kerouacienne consciente du compte-à-rebours de sa vie, s'achemine vers la mort sans connaître sa téléologie singulière. Sachant en plus que l'humain ne peut guère s'accrocher à la réalité du Monde, car elle est à son image, périssable C'est à partir de la perspective de la vie humaine, ce lieu de la mort et de la contingence², que la philosophie prend sa source. Cette philosophie qui était pour Aristote la science des causes premières,

¹ Jacques Lavigne, *L'inquiétude humaine*, Éditions Montaigne, Paris, 1953, (Philosophie de l'esprit): 84.

² *Ibidem*: 28.

est devenue pour Jacques Lavigne: «une pensée critique dans le sens de démasquer les illusions; une pensée inachevée dans le sens d'une pensée qui doute, qui cherche et qui trouve pour chercher encore; une pensée qui doit sans cesse, pour surmonter les déceptions toujours renaissantes, s'alimenter à une expérience continuellement renouvelée par le regard qui l'interroge.»¹

C'est la situation précaire de l'humain dans le monde qui mène à Dieu. La vie étant le lieu de l'épreuve, du labyrinthe. La philosophie devient dans ce contexte la boussole pour se guider et sortir des méandres, tout en sachant que la vie n'est qu'un passage pour le salut de l'humain. «Vivre, progresser, mûrir, pour l'homme, écrit Lavigne, c'est chercher Dieu, s'en approcher, se perdre en Lui.»² N'est-ce pas le cheminement de Kerouac à travers sa vie et son œuvre ? Si Kerouac est catholique par tradition, Lavigne l'est par formation, il se nourrit à la source des grands penseurs catholiques, avec des auteurs tels que Saint-Thomas d'Aquin, Étienne Gilson, Jacques Maritain, etc. À ce sujet, il ne cachera pas sa position: «si quelqu'un est en mesure de donner à la philosophie son maximum de contenu, écrit-il, c'est bien le chrétien.»³

L'expression de la mort angoissante, du vide avalant, de la présence de Dieu, du combat contre les ténèbres et de la recherche de la lumière, se retrouvent dans l'Odysée que Kerouac nous a léguée.

Il écrivait, entre autres, «je parle du désespoir humain, de l'incroyable solitude de la naissance et de la mort ténébreuse et je pose la question: 'En quoi cela prête-t-il à rire? Comment peut-on faire le malin quand on est dans le hachoir à viande'...»⁴. Il disait aussi: «Comme un agonisant, je revis mon passé en un éclair, les efforts de mon père pour faire de l'existence quelque chose d'intéressant et pour aboutir à quoi ? À la mort, la mort toute bête dans le clinquant de l'âge

¹ Jacques Lavigne, «Post-face au texte 'Philosophie'(1980)», in Jacques Beaudry, *Autour de Jacques Lavigne, philosophe*, Éd. du Bien Public, Trois-Rivières, 1985: 83.

² Jacques Lavigne, *L'inquiétude humaine*: 50-51.

³ *Ibidem*: 212-213.

⁴ Jack Kerouac, *Les Anges Vagabonds*, Gallimard, Paris, 1968 (folio # 457): 212.

automobile, l'ère des cimetières de voitures, d'immenses parkings-cimetières, partout.»¹

Le réconfort chez Kerouac, c'est l'espérance. Sa quête: le désir de signifier le Monde. C'est avec exaltation qu'il nous livre ses visions, et avec effroi qu'il pleure les vertiges de sa chute. Mais c'est l'expérience (mystique) d'un homme tourmenté qui dessine en filigrane de son œuvre, la sagesse: «Pendant que vous cherchez la lumière, il se peut que vous soyez soudainement dévorés par les ténèbres et que vous trouviez la vraie lumière.»²

Chez Kerouac, les ténèbres sont le vide, la chute. La vraie lumière ce n'est pas Dieu comme tel (en-soi), mais ce qui permet d'entreprendre une resignification du Monde à partir de cet a priori intuitif qui soutiendra sa vision philosophique: son regard.

Sorel, 27 mars 1987.

¹ *Ibidem*: 116.

² Jack Kerouac, *L'Écrit de l'éternité d'or*, Ed. de la Différence, Paris, 1979: 51.

Charles Bukowski: la beat, la bête et la bêtise (1988)

Texte paru dans N'importe quelle route (Bulletin du Club Jack Kérouac), vol 2, no 1, avril 1988:21-23.

Bukowski, comme bon nombres d'écrivains, ne fait pas l'unanimité. D'autant plus qu'à l'instar des Kerouac et Miller, il s'est fabriqué un mythe: un personnage littéraire qu'il tente de se coller à la peau. À première lecture, Bukowski surprend, la vulgarité fait rire. Au début, on le trouve drôle, mais on finit par s'en lasser, à cause de la redondance des propos de ce «pas-grand-chose». Nathalie Pétrowski voyait en Bukowski (dans le film que lui consacre Barbet Schroeder) un «*formidable personnage plein d'humour et cachant, sous sa carapace crasseuse, l'âme d'un poète et le cœur blessé d'un humaniste*¹. Il y a probablement du vrai là-dedans, comme il y a du vrai lorsque Foglia écrit: «*Céline (...) était une vieille pute, Lewis Carroll un vieux cochon, Bukowski un gros pourri ...*».²

Bukowski c'est l'écrivain des ratés et des tarés. C'est aussi celui qu'on présente dans ses postfaces comme «*le successeur de Kerouac et de Ginsberg*». Bukowski c'est surtout un gros dégueulasse assez fier de l'être, littérairement parlant, parce que cela finit par donner du jus à sa plume. C'est ce qui lui fait dire: «*Moi ça me plaisait plutôt de jouer les affreux*».³ Son personnage, Hank Chinaski (son double) est composé d'éléments simples: il est ivrogne, il fume, il aime les putes et les courses de chevaux. Il aime donner des taloches, il vomit très souvent (surtout avant ses lectures de poésie) mais ne se lave pas régulièrement. Son ambition: c'est de rester au lit à boire de la bière en écoutant de la musique symphonique tout en espérant qu'une poule sorte du mur pour venir le manger.

¹ Nathalie Pétrowski, «Clips de la folie ordinaire», *Le Devoir*, 3 mai 1986: D-8.

² Pierre Foglia, «Une princesse nommée Lisa», *La Presse*, 17 novembre 1987: A-5.

³ Charles Bukowski, *Le postier*, Paris, Grasset, 1986 (Les cahiers rouges, 60): 73.

Avec Bukowski, le sens de la vie vole bas, en le lisant on finit par se demander: qu'est-ce qui nous indique qu'il devrait voler haut ? Les ambitieux, les prétentieux sont complètement exclus de son décor littéraire, pour lui il n'y a que de la petitesse en ce bas-monde.

À la lecture, le vieux Bukowski devient sympathique, on se figure son quotidien blasé de minable. On se figure aussi, son existence essoufflée de buveur, du type qui n'ambitionne même pas de s'assumer minimalement. On se désole par contre qu'un type ayant si royalement foiré sa vie embrasse la démesure.

On s'amuse à lire Bukowski, mais on aimerait bien d'un livre à l'autre finir par bouffer un peu de substance, autre chose que ses scénarios réchauffés et mille fois apprêtés à toutes les sauces. Le lecteur a finalement compris que ce mal foutu ne peut faire autre chose que de se livrer, se caricaturer, et c'est de cette façon qu'il donne tout son jus, qui aurait pu être contenu dans un seul livre. Bukowski n'a pas assez de choses à dire pour se permettre d'être prolifique. Autant Henry Miller se prenait pour un littéraire, et même un philosophe (ce qui aurait probablement fait tordre en deux le vieux Spinoza et le jeune Kierkegaard ...)¹, autant Bukowski a choisi le chemin contraire. Il a décidé de jouer le type de la signification zéro. Celui qui se dévalorise et qui crie bien fort, pour que tout le monde l'entende, qu'il est rien de moins qu'un crétin de première classe. «*Moi, je n'étais qu'un étron de cinquante cents qui surnageait au milieu du grand océan vert de la vie* »². On n'a pas de difficulté à le croire. Certains diront qu'il est le représentant littéraire de tous ces gens qui poussent leur petit train quotidien. Bukowski c'est l'envers masculin des *Belles-sœurs* de Michel Tremblay.

¹ Miller lorsqu'il joue au philosophe déçoit même son ami et admirateur Fred Perlès: «Aussi commet-il à mon sens une grave erreur quand il s'éloigne de sa veine propre pour s'embarquer dans de longues digressions philosophiques ou métaphysiques qui ne se prêtent pas à son don d'écriture personnel. Henry Miller est un écrivain absolument original quand il s'attaque à la vie brute, mais je refuse de voir en lui un philosophe ou un métaphysicien, alors qu'il y a en a des douzaines plus doués que lui ... Quand il (en) penseur, il ne fait que se diminuer. C'est un conteur et un narrateur inégalable, mais il ne peut rivaliser avec la Faculté, et il ne devrait s'y essayer», Alfred Perlès, *Mon ami, Henry Miller*, Paris, UGE, 1972 (10/18: #719): 287.

² Charles Bukowski, *Souvenirs d'un pas-grand-chose*, Paris, Le livre de poche, 1985 (# 6297): 239.

Bukowki a dessiné à gros traits l'homme quétaine, petite job, petite misère, qui trouve son réconfort dans la bière, le cul et les jeux de hasard. Le vieux Buk s'est sorti de cette masse anonyme en puisant aux sources de lui-même, en racontant l'univers de ceux qui se complaisent à être des «pas-grand-chose»(s). *«J'aime les hommes désespérés, écrit-il, les hommes aux dents brisées, aux vies brisées et aux manières brusques. Ils m'intéressent. Ils ménagent plein de surprises et d'explosions. J'aime également les femmes de mauvaise vie, les pochardes vicieuses et fortes en gueule aux bas avachis et au visage ravagé dégoulinant de mascara. Les pervers m'intéressent davantage que les saints. Quand je suis avec des ratés, je me sens bien, étant moi-même un raté.»*¹

Tout cela pour nous dire que le gros Buk s'accepte et s'aime bien tel qu'il est, dans sa peau de minus: «Je suis un trou de cul», écrit-il.²Un gros tas heureux, quoi ! Cette façon qu'il a de se taper sur la tête peut nous faire penser à Kerouac lorsqu'il se plaint qu'il juste un pauvre «canuck». Mais le rapprochement aussi forcé qu'il puisse paraître s'arrête là, et c'est en lisant un auteur tel que Bukowski qu'on finit par se rendre compte que Kerouac avait de la profondeur, ou du moins qu'il tentait une percée en ce sens. Chose introuvable chez l'auteur des *Contes de la folie ordinaire*.

Ce que Bukowski réussit le mieux ce sont les titres de ses livres. C'est comme s'il vidait tout son génie sur la couverture, en dedans, il n'y a qu'un magma nauséabond de sa propre personne décadente qu'il s'amuse à dessiner et à barbouiller. *«Il y avait chez moi quelque chose de malsain, quelque chose qui clochait, dans mes actes comme dans mon être. Tous les mauvais trips m'attiraient: j'aimais boire, j'étais paresseux, je ne défendais aucun dieu, aucune opinion politique, aucune idée, aucun idéal. J'étais installé dans le néant, dans l'inexistence, et je l'acceptais ... je ne voulais pas être intéressant, c'était trop difficile.»*³

Certains verront dans les ouvrages de Bukowski l'ombre du génie. Je dois avouer qu'il y a longtemps que ce mot a perdu pour moi son sens et sa dénotation. Il faut lire à ce sujet les

¹ Charles Bukowski, *Au Sud de nulle part*, Paris, Le livre de poche, 1982 (#6162): 153.

² Ibidem: 198.

³ Charles Bukowski, *Women*, Paris, Le livre de poche, 1981 (# 5900): 146.

jaquettes des livres de Bukowski, où des écrivains le saluent avec grandiloquence, pour s'apercevoir qu'un mot noble peut parfois avoir les allures d'une vieille pute défraîchie. Pendant qu'on geroche des fleurs, le gros Buk continue son petit jeu de martyr, il se crucifie lui-même. C'est aussi bien comme ça, car s'il avait fallu qu'il se prenne au sérieux, je pense que certaines grandes dents de la mer n'auraient fait qu'une bouchée de ce pas-grand-chose qui vient «DE L'ÉCUME DES VAGUES»¹ et qui a «un paquet de morve au fond de l'âme»². Bukowski n'avait pas le choix de se taper dessus, à grands coups de crayon sur sa grosse face de mongol. Quand t'es Bukowski, t'es pas Joyce, de même que quand t'es Kerouac, t'es pas Thomas Wolfe. On l'a bien vu avec *The Town and the City*. Le gros Buk est venu au monde à cinquante-cinq ans complètement ravagé par la vie. «J'étais vieux, éteint, crevé, avec la gueule de bois»³, écrit-il.

Bukowski est l'auteur d'un seul livre qui s'acharne à ajouter des paragraphes à un univers romanesque qui ne pourra jamais s'élever, car c'est dans la merde qu'il prend son sens. Bukowski c'est la bête d'attraction d'un «carnaval merdique»⁴, hors de son zoo point de salut, et sans sa peau de gros dégueulasse point de revenu.

¹ Charles Bukowski, *Nouveaux contes de la folie ordinaire*, Paris, Le livre de poche, 1982 (# 6027): 247.

² Ibidem: 274.

³ Charles Bukowski, *Contes de la folie ordinaire*, Paris, Le Sagittaire, 1977: 111.

⁴ Ibidem: 153.

LA SYMBOLIQUE DU PENDU
CHEZ WILLIAM S. BURROUGHS

«Il m'a semblé être obsédé par la pendaison ... les aspects sexuels vous comprenez.»(sic)

WSB¹

Dès le départ, il ne faudrait pas se mé-prendre, le symbole n'est pas le sens caché d'un signe. Au contraire, le symbole est la synthèse d'une signification ouverte et éclatée. Qu'il s'agisse d'un objet, d'un animal ou d'un comportement, le signe symbolique porte en lui la richesse concentrique d'une idée qui déborde la simple com-préhension littérale et im-médiate.

Dans l'œuvre de Burroughs, l'image de la pendaison est om-niprésente.² La récurrence de l'image revient régulièrement. Dans la majorité de ces manifestations la pendaison ne concerne pas les personnages centraux, mais bien les secon-daires, et même les figurants. Souvent ce sont des inconnus qui se balancent au bout de la corde, et pour l'entière majori-té des victimes, il s'agit de mâles. L'image-flash est archéty-pale, brève et crue. À titre d'exemple, je cite Burroughs: «Nous les avons vu pendre un garçon qui arrivait de la cam-pagne – Quand j'ai vu son cou se briser et qu'il avait déchar-gé...»³. Je ne censure pas la suite, l'image est laissée en sus-pens et la suite ne la concerne plus (ceux qui sont familiers avec l'écriture de Burroughs connaissent ses méthodes du Cut-Up et de Fold-In.⁴ Il est intéressant de voir que la pen-

¹ William S. Burroughs, *Le ticket qui explosa*, Paris, UGE (coll. 10/18: # 700), 1969: 30.

² Cf. William S. Burroughs, *La machine molle*, Paris, UGE (coll. 10/18: #545), 1968: 20, 21, 27, 28, 30, 56, 62, 63, 72, 75, 82, 92, 107, 112, 125, 126, 128, 136, 200, 203, 205; voir aussi dans *Le ticket qui explosa*: 13, 15, 25, 27, 30, 31, 40, 67, 70, 141, 157, 180, 210, 217; également dans WSB, *Havre des saints*, Paris, Flammarion, 1977: 61, 224, 255, 256; WSB, *Les cités de la nuit écarlate*, Paris, UGE (coll. 10/18: 1622), 1981: 116, 128, 197, 332; WSB, *Le job*, Paris, Belfond, 1979: 154, 156.

³ WSB, *La machine molle*: 28.

⁴ Au sujet de la technologie de l'écriture de Burroughs, on peut consulter: N. Batt, «Rupture et déplacement dans l'œuvre de William Burroughs», *Revue française d'études américaines*, I, 1976: 11, 21; du même auteur, «Bitextualité dans l'œuvre de William Burroughs», *Trema*, II, 1977: 59,70; A.M. Boyer, «Les ciseaux savent lire», *Revue des sciences humaines* (196), 1984: 107, 117; J.F. Chevrier, P. Roussin, «W.S. Burroughs. L'invention d'une machine d'écriture dans la machine capitaliste», *Cahiers critiques de*

daison est présentée par Burroughs comme étant l'incarnation de la «mort-orgasme».¹ Il s'agit d'une première unification de deux polarités. Dans sa structure même le symbole de la pendaison comporte plusieurs couples opposés. A priori, il faut voir dans la pendaison l'expression de la *coincidentia oppositorum*. D'abord la mort-orgasme est ni plus ni moins que la réunion d'Éros et Thanatos (voire: la naissance et la mort; la reproduction et la destruction). C'est donc la fusion de deux forces antagonistes dans un même corps (celui du pendu). La pendaison propose aussi l'image d'une victime qui est reliée au ciel (vers le haut) par une corde, alors que l'attraction, la pesanteur attire le pendu vers le bas, le sol. Il s'agit d'un déchirement physique qui révèle la dichotomie entre pôles rivaux. Le ciel pouvant exprimer l'espérance, le salut; tandis que la terre dans l'œuvre de Burroughs représente l'enfer démoniaque. L'enjeu dans la pendaison est évidemment celle de la vie. Celle de la vie que l'on supprime. La pendaison est un acte destructeur. Il vise à retirer la vie du corps. Et dans ce combat entre le pendu qui jouit au moment de sa strangulation, de cette mort-orgasme, c'est la mort qui

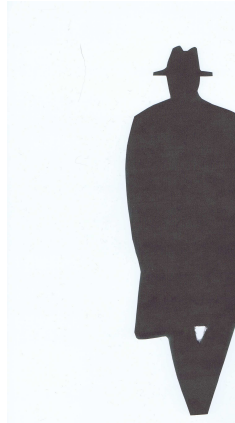


remporte la victoire. Il n'est pas difficile de voir dans la pendaison le lieu de la jouissance stérile, celle du plaisir sexuel infertile, celle de l'orgasme non-reproducteur. Au fond, Burroughs, à travers cette image, véhicule un message, celui de la sexualité caduque. Le pendu incarne l'être qui jouit et pé-

la littérature, 2, 1976: 33, 34; R. Fowler, «Anti-language in fiction», *Style*, XIII, 3, 1979: 259, 278; L. Jenny, «Sémiotique du collage intertextuel, ou la littérature à coups de ciseaux», *Revue d'esthétique*, 3/4, 1978: 165, 182; R. Lydenberg, «Cut-up: Negative Poetics in William Burroughs and Roland Barthes», *Comparative Literature Studies*, XV, 4, 1978: 414, 430.

¹ WSB, *La machine molle*: 27, 85.

rit, l'être qui éjacule sans féconder, l'être qui meurt sans se reproduire. La sexualité à vide. Trois choses m'obligent à penser à cela. Tout d'abord, l'expression explicite de Burroughs dans ses écrits et entretiens au sujet de sa crainte de la surpopulation.¹ La jouissance stérile est conforme à cette peur.



La stabilisation ou la diminution de la population mondiale est selon lui une condition sine qua non à la survie de l'humain. Si l'on revient à l'image du pendu relié au ciel par une corde, il est aisé de voir que c'est par la jouissance-mort que l'homme assurera sa survie. Le contraire signifie la famine et la misère d'une population incapable de combler ses besoins élémentaires. La corde qui relie le pendu au ciel, voire son salut, pourrait être cette idée de voir le salut humain grâce à la diminution de la population mondiale. C'est d'ailleurs ce qui adviendrait avec une sexualité à vide. Le second point qui renforce mon interprétation est son mépris ouvert de la femme². La femme est synonyme de terre-mère, de matrice, de germination, de reproduction.

La femme est celle qui donne vie. Dans cette optique, elle est celle qui répand la vie et multiplie. Il est à noter que dans le déchirement physique du pendu entre le haut et le bas, le ciel et la terre, c'est le ciel qui gagne le corps, au détriment de la terre-mère. La négation de la femme, c'est le refus de l'accouplement, de la complétude, de l'engrossement et de la multiplication. Le troisième point, et non le moindre, est l'orientation homosexuelle de l'auteur et de son univers ro-

1 Cf. WSB, *Havre des saints*, 47; WSB, *Le job*: 107; Victor Bockris, *Avec William Burroughs*, Paris, Denoël, 1985: 234.

2 Cf. WSB, *Les garçons sauvages*, Paris, UGE (Coll. 10/18: # 1142), 1973: 145; WSB, *Le job*: 160 et suivantes.

manesque. On aura compris que les deux formes de l'homosexualité conduisent à la non-reproduction. L'homosexualité est une forme d'accouplement qui se limite aux plaisirs. L'unique but de cette orientation est confiné à la jouissance stérile, et ne pourra jamais signifier la reproduction.

Pour conclure, il semble donc que le pendu dans l'œuvre de Burroughs symbolise la sexualité à vide, celle qui privilégie le plaisir à la reproduction, et manifeste de façon latente la crainte de l'accroissement exponentielle de la population mondiale. Crainte, qui de nos jours, est grandement partagée, étant donné l'épuisement de nos richesses naturelles et les ravages écologiques qui nous menacent.

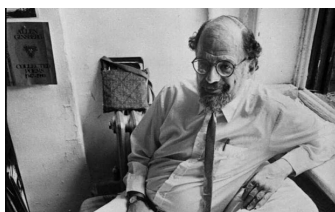


Voilà une symbolique qui déborde sans contredit d'une imagerie puissante qui touche à l'humain dans son essence, c'est-à-dire sa survie en tant qu'espèce. Ce combat sans fin que nous livrons depuis des milliers d'années. Et je crois que lorsqu'un auteur réussit à mettre en œuvre le grand jeu de la tragédie humaine, son œuvre au lieu d'être un cumul de romans devient une mythologie. Parce que sa création ne fait rien de moins que nous replacer au centre du monde, dans l'enjeu de notre situation historique et critique, et pour cela, Burroughs est aujourd'hui plus pertinent à lire qu'Homère, parce qu'il est le narrateur-aveugle de la mythologie que nous vivons et à laquelle nous participons passivement.

Ce texte est paru dans la revue *N'importe quelle route*, (Bulletin du Club Jack Kérouac) vol.2, no 2, automne 1988:21-22.

ALLEN GINSBERG ou l'introduction des brumes iridescentes d'une âme déroutée

Chez Ginsberg le temps est premier. Le temps est dominant. En s'ouvrant l'âme, il privilégie l'étant intérieur à l'étant-étang. Il préfère chercher son chemin dans les sphères abstraites de sa galaxie spirituelle. N'être qu'un récipient réceptif au service du MOI-TÉMOIN-DU-MONDE que nous sommes tous, pour recracher l'essence astrale de l'Être. Mais à l'origine du pèlerinage le vide l'assaille. «Je suis une âme perdu comme je l'ai toujours senti après qu'on m'eût dit né»¹. Un arc-en-ciel turquoise dansant sur le nez d'une roche rose. Un journal Molotov vomissant des amours vinaigrées. Et la soie cancérigène des nuages de sa nébulosité restituant des photos de fêtes gaies, embêtées de bières & cigarettes. Avec le visage lointain du commencement qui le regarde «griffonnant dans un large livre de pages blanches, espérant que ma mort donnera un sens au chaos de ces notes»², écrit-il. L'attention opératoire du bulletin automatique de ses humeurs s'esclaffera tout de même dimanche après la mort. Oubliant même la nuit qui explosait d'une imagerie en spasmes du 28 mai 1959 au 1er mars 1960. «Il n'y pas de moi, il y a une succession de phénomènes qui constitue le moi à un moment donné»³.



Retour du complot de la minute idiote qui lui gruge la moelle des pieds de sa raison. La chute éclatée de ses épisodes âgés croupit sur le sol éternel de sa marche arrière. «Que pouvons-nous appréhender sinon notre propre vide?»⁴. L'oiseau de sa source s'embarque dans le métro paradis pour qu'il s'envole sur les ailes du Temps, conduit par le destin des

¹ Allen Ginsberg, *Journaux indiens*, Paris UGE (19/18: 1623), 1977: 205.

² Ibidem: 162.

³ Allen Ginsberg, *OM ... (Entretiens et témoignages)*, Paris, Seuil /Tel Quel, 1979: 219.

⁴ Allen Ginsberg, *Journal 1952-1962*, Paris, Christian Bourgeois, 1984: 240.

ombres lunatiques du doute. «Aucune route sûre ne s'ouvre devant moi, mais plusieurs choix possibles et aucun d'eux ne semble inévitable.»¹

Car ses jardins inaltérables pour la postérité impudique glissent comme un solstice soliste de la liste des arpèges capricieux sur la passerelle du concerto de la réalité pesante. Mille tonalités fragiles & frileuses orchestrées par la peau mélodique de ses traversées amicales & cochonnes. Et que dire du mouvement terne de ses lanternes évanouies sur les rails énigmatiques de sa gare en suspens. Vogue, vogue, sur la tierce faille sidérante, Allen, tombe de ta fugue exubérante & subjugue toi par le détonateur de ton regard endormi sur le seuil de ta fenêtre cérébrale: «désespoir glacé de ne plus connaître ma route, et de n'avoir rien à dire»². Et ses yeux versent des larmes, car les chemises en lambeaux de son âme incertaine crient la sonate de ses afflictions cruciales, et elles prient pour qu'un jour, il n'y ait plus que le silence et l'Amour.

Texte paru dans la revue *N'importe quelle route*, (Bulletin du Club Jack Kérouac), vol. 3, no 1, printemps 1989: 20-21.

1 Ibidem: 265.

2 Ibidem: 372.

Postface: 30 ans plus tard (2015)

Texte inédit, écrit pour l'occasion de la présente publication.

Heureusement qu'il reste les quelques textes que j'ai commis, ne serait-ce que pour m'expliquer à moi-même mon engouement de jeunesse, car je l'avoue je ne saurais trop, aujourd'hui, légitimer mon enthousiasme d'il y a trente ans pour les écrivains beats, autrement que par le simple fait qu'ils incarnaient à l'époque mon parti pris en littérature et que depuis celui-ci ne s'est jamais démenti. Ces textes, que j'ai rassemblés, sont les débris et bribes que j'ai semés et laissés en chemin. Ils cristallisent une certitude, une conviction, une subjectivité, un regard.

Je ne m'en souviens que trop que j'ai fait mes premiers pas en littérature, en tant que lecteur, grâce aux livres de mon frère. C'est ainsi que j'ai lu Baudelaire, Poe, Rimbaud, Miller et ... Bukowski, bien avant de m'attaquer à Kerouac. Ma découverte de Jack est venue plus tard et d'un autre réseau. Elle fut accidentelle.

C'était en 1984. Après avoir lu mon premier VLB, *Race de monde* -- mon intérêt pour Victor-Lévy Beaulieu ayant été suscité par le téléroman du même titre dont le personnage d'Abel Beauchemin m'avait fasciné. J'ai alors écrit à Jacques Lanctôt, nouveau propriétaire (à l'époque) de VLB éditeur, lui demandant de me faire un prix pour l'achat de tous les livres de Victor-Lévy Beaulieu, rien de moins. Le *Jack Kerouac – essai-poulet* faisait partie du lot. J'ai longtemps retardé la lecture de l'essai-poulet et puis finalement, n'ayant plus rien d'autre de VLB à me mettre sous la dent, j'ai bouffé ce livre, plus par dépit que par intérêt et par le fait même j'ai alors entrevu, pour la première fois, Jack, par la lorgnette de Victor. Il va de soi, l'ouvrage biaisait ma lecture, j'en conviens. Mais d'un autre côté, elle stimula mon intérêt et ma curiosité à connaître et rencontrer Jack, via ses livres ... ce dont je me suis affairé par la suite.

Trente ans plus tard, que reste-t-il ? Où en suis-je ? Je dois l'avouer ma fidélité et ma loyauté, on fait que je suis encore à lire et relire les mêmes auteurs. Par contre, le lecteur que je suis a cédé le pas au collectionneur. Je prends maintenant plaisir à collectionner les différentes éditions des mêmes œuvres, ce qui me donne prétexte pour les relire. Car même si, au cours de toutes ces années mes lectures furent nombreuses et variées et que j'ai aimé et apprécié d'autres auteurs, les écrivains beats, en l'occurrence, Burroughs, Ginsberg et Bukowski restent à mes yeux des auteurs dont je ne saurais me départir, ou même encore ignorer. Contrairement à Kerouac dont les livres et les études gisent au fond d'une boîte dans l'entretoit de la maison parce que je ne sens aucun besoin d'ouvrir l'un de ses livres pour m'y plonger dedans -- Pour l'écriture de cette postface, j'ai bel et bien sorti mes livres de l'entretoit. J'ai feuilleté mes bouquins. J'ai lu les passages soulignés. J'ai décodé les notes dans les marges. J'ai relu certains paragraphes. Rien à faire. Jack ne me dit plus rien. Désolé Lucie !

Pourtant, ce n'est pas faute d'avoir essayé, mais ma plus récente tentative fut malheureusement une déception. Je le confesse, j'ai trouvé plate et pénible ma lecture de *Et les hippopotames ont bouilli vifs dans leurs piscines* signé par Kerouac et Burroughs; et je l'avoue, je n'ai jamais eu le goût de me procurer ou de lire le rouleau original de *Sur la route* (2010). D'ailleurs, *Sur la route* n'a jamais figuré parmi mes livres préférés de Kerouac. Le seul livre de Kerouac qui m'a interpellé dans les dernières années fut **Le livre des rêves**, surtout dans sa version anglaise dans l'édition de City Lights. La facture de cette édition m'a toujours charmée. D'ailleurs, je l'avais à l'époque commandée par la poste, directement au bureau de City Lights, chez Lawrence Ferlinghetti.

* * *

Je dois aussi de me rappeler qu'en 1985 (lorsque la revue *Esquisses* est devenue la *Revue du Cercle Jack Kerouac*), Jack Kerouac¹ était déjà mort depuis plus de seize ans; William S. Burroughs² avait soixante-et-onze ans et terminait sa deuxième trilogie; et Allen Ginsberg³ approchait la soixantaine et était sur le point d'être nommé professeur afin d'en-

¹ Jack Kerouac 1922-1969.

² William S. Burroughs, 1914-1997.

³ Allen Ginsberg, 1926-1997.

seigner au Brooklyn College. Ce qu'il fera de 1986 à 1997¹. Ceci pour dire que nous avons été l'une des dernières générations à lire les écrivains beats de leur vivant, pour ce qui est, entre autres, de Bukowski, Burroughs et Ginsberg.

¹ Graham Caveney, *Hurler la joie. La vie d'Allen Ginsberg*, Mille et une nuits, 1999.

ANNEXE I

BULLETIN du CERCLE JACK KEROUAC

MESSAGER LITTERAIRE

NUMERO: 16

OCTOBRE

1985

AVIS

Les membres du CERCLE JACK KEROUAC sont invités à renouveler leur cotisation pour l'année 1986.

L'abonnement au Cercle donne droit au Journal bi-annuel du Cercle Jack Kerouac: ESQUISSES.

Il est à noter que dorénavant le Bulletin du Cercle paraîtra de façon sporadique.

L'abonnement annuel pour 1986 est de \$7.50.

MERCI!

* * *

Nouvelle

Le département de Philosophie de l'Université du Québec à Trois-Rivières vient d'accepter le projet de mémoire de maîtrise de Claude Gratton, intitulé: Jack Kerouac: de l'angoisse à la méta-physique de la mort. L'énoncé sommaire du sujet de recherche se lit comme suit: Présenter les idées philosophiques qui motivent et soutiennent la conception de la Mort dans l'oeuvre de Jack Kerouac, et démontrer l'évolution philosophique des idées inhérentes au concept de la mort qui font passer l'auteur, des angoisses existentielles aux réconforts de la religion.

La recherche est sous la direction de M. Julien Naud, professeur et directeur du département de Philosophie, U.Q.T.-R.

Dépôt légal: BNQ, D-845-0663

TABLE DES MATIÈRES

Préface	5
De Jack Kerouac à Alexis Klimov: un mode singulier de 'philosopher'	6
Tristessa ou les amours mexicaines dans la neige	9
Jack Kerouac: Lowell, son adolescence et Maggie	11
Jack Kerouac selon VLB	13
Les beats selon Jacqueline Starer	15
Le petit document de l'Herne sur Jack Kerouac	17
Jacques Lavigne: pour une certaine lecture de Jack Kerouac	18
Charles Bukowski: la beat, la bête et la bêtise	22
La symbolique du pendu chez William S. Burroughs	26
Allen Ginsberg ou l'introspection des brumes iridescentes d'une âme déroutée	29
Inédit:	
Postface: 30 ans plus tard	41
Annexe 1: Projet de mémoire de maîtrise	44

CLAUDE GRATTON

est né à Sorel en 1959. Il est diplômé en philosophie, en Relations industrielles et en Études pluridisciplinaires.

Chez le même éditeur

Claude Gratton, *Sylvie Plante, Symbolisme des cultures primitives, 2008.*

Claude Gratton, *Sylvie Plante, Les eaux intérieures, 2008.*

Claude Gratton, *Pistoleros: homo homini lupus, 2009.*

Claude Gratton, *Lecture lacanienne de «Fenêtres sur les Mondes» de Sylvie Plante, 2010.*

Claude Gratton, *Sorel City Blues, (1985), 2015.*

Claude Gratton, *Le ventriloque insulaire, 2015.*

Claude Gratton, *ESQUISSES sur la littérature beat, 2015.*